L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 16 JUIN 1885.

Mort de l'Amiral Courbet.

Encore une douloureuse nouvelle. Une dépêche officielle annonce la mort de l'amiral Courbet, à bord de son vaisseau-amiral, le *Bayard*, dans la Mer de Chine.

La France perd en lui l'un de ses officiers les plus distingués; si pénétré du sentiment du devoir, qu'on peut dire qu'il est mort de ce devoir. Le télégramme porte en effet que le vaillant amiral a succombé à une prostration causée par un travail excessif et par les anxiétés morales nées de la mission même à laquelle il s'était donné tout entier.

Nous ne savons si nos souvenirs nous trompent, mais il nous semble avoir lu une lettre écrite par l'Amiral Courbet, au moment de son départ, dans laquelle il exprimait comme le pressentiment qu'il ne reverrait plus la France.

A Madagascar, l'amiral Pierre; au Tonkin, l'amiral Courbet : et avant eux, le commandant de Rivière. La guerre coûte cher.

—M. Jules Saurtz, l'un des membres distingués de la Commission Belge à l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans, nous envoie le compte-rendu suivant du concert qui a eu lieu vendredi dernier à l'Opéra, au bénéfice de M. Crusel. Nous remercions cordialement notre confrère et le public fera comme nous. S'il y a eu "désappointements chez les lectrices de l'ABEILLE", ainsi que le dit trop courtoisement notre collaborateur, à coup sûr, ce désappointement sera oublié après la lecture de son article.

Un Concert à l'Opéra.

Nile-Orléans, Samedi, 13 juin 1885.

A Monsieur L. Placide Canonge :

Monsieur,

Je lis ce matin dans l'ABEILLE qu'un deuil vous a empêché d'assister au Concert donné à l'Opéra hier vendredi. Bien des personnes, que leurs occupations privent du plaisir de se rendre aux fêtes de ce genre, trouvent un dédommagement réel, en lisant les descriptions et les appréciations que vous en faites. Aussi je suis persuadé que les lectrices de l'ABEILLE ont été très désappointées en ne trouvant pas, comme d'habitude, le compte-rendu d'une fête musicale dont vous les avez habituées à lire les prémices. Vous même, Monsieur, qui aimez la musique, et en parlez en connaisseur, peut-être vous plairait-il de savoir comment tous ces jeunes artistes sont venus à bout des difficultés que le programme leur réservait.

Malgré la chaleur, un public choisi assez nombreux ornait la salle ; je puis dire ornait, puisque les dames étaient en majorité. Dans les baignoires, les loges et les stalles, partout, les yeux rencontraient de frais et jolis visages ; un vrai bouquet de fleurs. Contre un de leurs sourires les chanteurs auraient volontiers échangé toutes les roses qu'on leur a offertes.

Je ne répéterai pas ici le programme dont vous avez déjà donné la composition à vos lecteurs ; vous savez qu'il était de taille à faire hésiter plus d'un grand artiste. Arrivons à l'exécution : Miss *Lily Hauler* parait en scène, dans une ravissante toilette rose. Gracieuse, jolie, elle vient bravement s'asseoir devant le piano, et joue tout d'un trait cette longue Sonate Pathétique. Elle ne la sait pas par cœur. C'est toujours un tort, dans un concert, surtout quand l'artiste est myope ; cela l'oblige à mettre ce vilain pince-nez ; et tendant le cou pour suivre plus facilement la musique, la pose devient guindée et perd de sa grâce. Le morceau a été bien joué; mais le public a mieux apprécié la jeune élève dans l'exécution de la transcription de la Valse de Kreisler.

Mlle Carrie Baumann est une ravissante jeune fille, sa voix est claire, le timbre en est délicat. Son morceau de *Martha* qu'elle a chanté, après que les bravos de toute la salle l'eussent rappelée en scène, a été dit comme dit une vraie artiste.

Son excellent professeur M. Curto a su tirer parti de cette charmante voix, et les nombreux applaudissements lui ont prouvé le plaisir que le public avait eu à l'écouter.

C'était la soirée aux bonnes surprises. Encore une jolie personne qu'il nous est donné d'applaudir. Miss Félicie Duffour vient affronter l'écueil des mezzo-soprano ; elle chante l'air du *Stabat mater* de *Pergolèse*. Ici deux phénomènes sont aux prises : l'orgueil de la reine Selika y est combattu par son amour pour Vasco. Il faut une chanteuse doublée d'une tragédienne pour rendre ces effets passionnés. Une jeune fille ne le peut guère. Le morceau est, d'ailleurs, tout scénique. Les qualités sont très réelles chez Miss Duffour. Sa voix est belle, a de l'ampleur et l'on sent que c'est sans effort qu'elle donne ses belles notes.

M. Emile Crusel possède une jolie voix, qu'il manie facilement ; son *Faust*, de Bordese, a été bien enlevé, quelle qu'en soit la difficulté. "Le" *Crispino e la Comare*, des frères Ricci, a été chanté avec brio par M. Alfred Kermion. L'air du *Miserere*, du *Trouvère*, est bien fort pour sa voix de tenor léger.

M. A. Dufilho a été très applaudi dans l'air du *Lac* et dans l'Anathème de la *Favorite*. Le public voulait encore l'entendre, et l'a rappelé plusieurs fois. Mais le dernier morceau, écrit pour une forte voix de basse, avait épuisé le chanteur ; malgré toute sa bonne volonté il n'a pu satisfaire ses admirateurs.

Une habile et sympathique artiste avait prêté son concours à l'organisation de cette belle fête musicale. Mlle Varelli Jauquet se retrouvait sur les planches du théâtre où, l'année précédente, elle remplissait un premier emploi. C'est un contralto di primo cartello, une prima donna, bien connue en Europe. Elle est une des rares artistes qui osent affronter la tâche toujours si difficile de chanter en plein vent. Je me souviens avoir entendu ce même morceau du *Prophète* à Bruxelles, au jardin du Waux-Hall, accompagné par les cent musiciens de l'orchestre du Théâtre Royal. L'effet en était saisissant ; et forcée de se rendre au vœu de tout le public, la jeune artiste dût organiser plusieurs concerts semblables, dans la même saison. Aujourd'hui Mlle Varelli Jauquet se voue au professorat. C'est bonne fortune pour la Nouvelle-Orléans, car elle est aussi bon professeur que grande artiste. Des fleurs placées dans de jolis paniers, en formant des lyres, des étoiles, des couronnes, ont été données à tous ceux qui ont si bien contribué au succès de cette fête. Des fleurs, c'est toujours beau ; elles n'ont pas besoin d'interprète pour traduire la pensée de celui qui les offre ; aussi je préfère de grosses touffes, des gerbes à tout autre arrangement.

En somme, c'était une charmante soirée.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

JULES SUARTZ.

WEST END.—Nous avons passé hier soir quelques instants au West End où la brise vous rafraîchit la nuit et chaleur subie ici au cours de la journée.

Nous n'avons pas suivi le concert dans son entier, mais ce que nous en avons entendu a été chaleureusement et justement applaudi. Nous voulons parler de deux arrangements de motifs de *Faust* et de *Lucie*. Ce groupement n'est pas fait sans habileté et nous avons remarqué certains excellents détails dans l'exécution.

Ce soir, la Compagnie du chemin de fer offre au public, avec le Concert de chaque jour, un feu d'artifice ; le plus beau, dit-on, qui jusque-là aura été tiré par M. Weingart, un artiste aussi dans sa spécialité.

THÉATRE FARANTA.—Autre changement d'affiche; un petit programme rose distribué sur tous les points de la ville, vous l'a sans doute déjà appris.

Le début des nouveaux sujets de M. Faranta a eu lieu hier; ce sont les California Minstrels, dont les représentations occuperont toute cette semaine. Cette première soirée les a fort bien posés ; encore un engagement qui vraisemblablement sera des plus heureux.

Le spectacle se compose de chants, danses, dialogues, charges de toutes sortes. Il se termine par *A busy day*, pièce-to burlesque en trois scènes.

Prix d'entrée 10 cents.

C'était donc à Londres. Une vieille dame, entendue, comme témoin, dans une affaire croustillante, ayant été appelée par l'attorney : "Voyons, Madame, lui dit celui-ci, racontez ce que vous savez."

"Non, Monsieur, riposte la dame, en montrant l'assistance ; ce que j'ai à dire ne peut être entendu par des oreilles honnêtes."

"Alors, réplique l'attorney, le plus naïvement du monde, allez le dire à l'oreille du président."

Tête du président!

Le Commodore Hunter.

La soirée tant attendue aura lieu demain. Tous le savent, le Club Shakspeare, prenant une digne initiative, a offert au Commodore Hunter une représentation, comme une bien faible marque de la vénération dont son nom est entouré ici.

Le Commodore Hunter est de ces hommes qui savent souffrir sans se plaindre ; de ces hommes qui, mus par un sentiment de fierté, exagérée peut-être, subissent les privations dans le silence.

Mais il est des abnégations devant lesquelles une population, généreuse et reconnaissante comme la nôtre, ne peut demeurer impassible.

Quand elle a sous les yeux un vieillard tel que le Commodore Hunter, luttant avec la gêne et les années, elle n'a pas le droit de rester passive. Son devoir impérieux est l'action, l'action efficace, immédiate.

Le Club Shakespeare qui n'est étranger a aucun bel élan, a compris cette vérité. Il a entrepris de corriger le destin autant que la chose lui est possible; il s'est mis en tête d'en atténuer les rigueurs pour l'un des plus nobles caractères qui soient aux États-Unis— dans l'ordre civil aussi bien que dans l'ordre militaire.

Il ne s'est pas contenté d'intervenir contre le mauvais sort, il l'a fait aussi avec ce tact, cette délicatesse qui sont la caractéristique des natures distinguées.

L'offre de ces messieurs s'est formulée d'une façon telle qu'elle n'a été, qu'elle ne pouvait être que flatteuse pour le respecté vétéran. C'est encore un hommage rendu à son brillant passé, à sa belle vieillesse ; cet hommage il ne pouvait le décliner.

Et qu'il le sache bien : au lendemain de cette fête il ne devra rien à personne ; tous nous serons encore les débiteurs de celui dont les renoncements ont été si grands, si entiers ; dont le dévouement à son pays en danger a été sans bornes. Il n'a pas compté, lui, au moment du sacrifice ; notre gratitude n'arrivera jamais à la hauteur du service rendu.

Nous considérons que nulle représentation n'aura eu ici un caractère aussi touchant que celle qui se prépare au Grand Opera House. Tous ceux qui y auront contribué, en conserveront un sentiment de fierté ; ils seront heureux de se dire, en rencontrant le vieillard, ou le saluant bien bas, qu'un peu d'adoucissement lui a été ainsi procuré.

De telles manifestations grandissent ceux qui s'y livrent ; elles sont une leçon pour la génération qui se lève, pour les générations qui la suivront. Elles leur disent que les républiques donnent parfois un démenti au vieil adage ; qu'elles ne sont pas toujours ingrates.

C'est dans un ouvrage des plus attachants : *The Wife, a tale of Mantua*, que paraîtront les membres amateurs du Shakspeare Club ; le juge Branglin tiendra le rôle émouvant de Julian St. Pierre.

On trouvera dans une autre partie du journal la liste des membres du Comité d'Organisation, parmi lesquels nous remarquons l'ami dévoué, l'inséparable du Commodore Hunter : le général John L. Lewis. Un autre vieillard dont la carrière s'est aussi parcourue dans la voie de l'honneur, et qui, plus encore que le bénéficiaire, sera heureux du succès de demain. Ce sont là burgraves que nous aimons à citer.

P. S. Nous avions déjà terminé cet article quand nous est parvenu un avis portant que la représentation au bénéfice du Commodore Hunter est renvoyée au mercredi 24 juin.

Liste des passagers arrivés à New-York par le "l'Amérique".

M. G. W. Garrison, Mme Garrison, Femme de chambre, M. Masson, Mme Masson, Domestique, M. le Rév. J. Becker, Mlle Becker, M. Kayser, Mme Kayser et enfant, Mme E. Dubois, Mme M. Marchand, Mme Bouteiller et enfant, M. A. Bell, M. Bouvreiau, M. George Munoz, M. Emile Fougel, M. de la Bonia, M. Fulgence, Mme Sarah Hale, Mme Babette Kauffmann, Mlle Rebecca Kauffmann, Enfant Daniel Kauffmann, Enfant Beatrice Kauffmann, Enfant Mathilde Kauffmann, Enfant Ferdinand Kauffmann, M. l'abbé Bryeont, M. Poig, M. Jean Gastano, M. Dalumi, M. Duponquier, M. Blau, M. Atkinson, Mme Atkinson, M. Bayaud, M. Egu, Mme Marie Egu, M. Schilling, Mme Schilling, et 218 passagers de 2e classe.

Union Catholique-Diocésaine du Sacré Cœur.

SOUSCRIPTION LIBRE.

L'association a pour objet de pourvoir aux besoins financiers du diocèse ; elle devra durer jusqu'à l'extinction de la dette du diocèse. Le don d'une piastre par an, constitue le titre et les privilèges de membres de l'association.

Un comité de dames est formé avec la mission de recueillir les souscriptions et d'en assurer le fonctionnement dans toutes les paroisses du diocèse.

Les membres de l'association et les bienfaiteurs de l'œuvre auront part aux prières, aux suffrages, aux messes et à toutes les œuvres méritoires du diocèse.

Leurs noms seront inscrits et mis dans un cœur placé au dessus du Maître Autel de la Cathédrale.

Le jour de la fête du Sacré Cœur une messe sera célébrée à leur intention et le premier vendredi de novembre une autre messe sera dite pour les âmes des membres défunts de l'association.

La réunion des dames du comité et des bienfaiteurs de chaque paroisse du diocèse aura lieu le premier vendredi du mois au presbytère de la dite paroisse.

Le Rev. Père H. Mignot est le directeur de l'Union Catholique Diocésaine du Sacré Cœur.

Les liens porteront notre signature et le sceau du diocèse.

FRANCIS X. LERAY
Archevêque de la Nouvelle Orléans.

1er mai 1885.

Supériorité incontestée.

Les raisons établissant la supériorité incontestée du PAIN-NA, pour tous les cas de maladie, ainsi que le *modus operandi* de ce médicament, sont contenues tout au long dans la Conférence du Dr Hartman, citée dans le livre de ce praticien : "Life of Life and how to cure them," de la 1re à la 10e page. Tout l'ouvrage mérite d'être lu et médité ; de la sorte on pourra facilement se rendre compte de l'efficacité d'un remède qui n'a pas d'égal dans la thérapeutique. Le livre se trouve dans toutes les pharmacies et on le donne gratis.

M. D. Williams, Agent de Pensions des E. U. et notaire, New Vienna, Clinton County, Ohio, écrit : "C'est avec plaisir que je témoigne en faveur de vos médicaments. J'en ai pris environ une bouteille et demie et je puis dire que je suis presque un nouvel homme. Il y avait vingt ans que j'avais un catarrhe ; mes poumons et ma poitrine étaient affectés. Je suis maintenant presque bien. Etant dans l'armée, je ne pouvais me procurer aucun remède pour me soulager."

Le Col. E. Finger, Ashland, Ohio, écrit : "Je suis heureux de dire que j'ai employé plusieurs bouteilles de votre médicament appelé PERUNA et que depuis ma santé n'est fort améliorée. Je recommande avec plaisir le PERUNA comme un remède précieux à tous ceux qui souffrent de maladies du cœur."

Le Rév. J. M. Ingling, Altamont, Ill., écrit : "Mon beau-père qui demeure avec moi a employé votre PERUNA pour une maladie des reins dont il souffrait depuis quarante ans. Rien ne l'avait soulagé jusqu'à ce qu'il eut pris votre médicament. Je l'avais engagé à en essayer une bouteille ; il le fit, et cette unique bouteille de PERUNA jointe à une bouteille de MANALIN l'ont plus soulagé que tous les autres remèdes qu'il avait employés jusqu'alors."

M. Robert Grimes, Rendytille, Ohio, écrit : "Ma femme souffrait extraordinairement d'un catharrhe chronique; après avoir tout essayé, elle s'est décidée à employer votre PERUNA et votre MANALIN. Ces deux médicaments ont fait plus de bien à ma chère femme que tout ce qu'elle avait pris auparavant. Elle en a déjà absorbé deux bouteilles et elle se sent si bien qu'elle continuera à s'en servir jusqu'à ce qu'elle soit entièrement rétablie. Sa vue s'est beaucoup améliorée. Nous croyons que le PERUNA et le MANALIN peuvent guérir toutes les maladies."

R. Palmer, pasteur de l'Eglise A. M. E., No 1922 Canal street, Wilkesbarre, Luzerne Co., Pa., écrit : "Ayant employé votre PERUNA et l'appréciant à sa valeur je vous écris pour vous prier de m'envoyer par l'express, cinq bouteilles de PERUNA et une bouteille de MANALIN. Vous obligerez votre humble serviteur."

Cook Bros., Prospect, Marion County, Ohio, écrit : "Nous vendons bien le PERUNA ; "Nos clients en disent le plus grand bien."

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 15 juin 1885.

Thermomètre de C. DUHAREL, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	80	26⅔
Midi	87	30⅚
3 P. M.	85	29⅙
6 P. M.	83	28⅓

Nile-Orléans, 15 juin 1885, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	85	Louisville, Ky	88
Augusta, Ga	78	Memphis, Tenn	92
Corsicana, Tex	—	Mobile, Ala	84
Cairo, Ill	88	Montgomery, Ala	92
Chattanooga, Tenn	91	Nashville, Tenn	90
Cincinnati, O	72	Nlle-Orléans, La	83
Davenport, Iowa	72	Omaha, Neb	64
Dubuque, Iowa	71	Pittsburg, Pa	87
Galveston, Tex	88	Savannah, Geo	86
Indianola, Tex	90	Shreveport, La	94
Keokuk, Iowa	72	St. Louis, Mo	86
Key West, Fla	84	St. Paul, Minn	—
La Crosse, Wis	—	Vicksburg, Miss	94
Leavenworth, Kan	71	Yankton, D. T	—

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 48 heures.

Naissances.

Mme John Morgenstein, une fille.

Décès.

Placide J. Urquhart, 21 jours, 93 rue St-Antoine.

Mme Sarah Peale, 63 ans, Greina, Lne.

Mme Veuve Mary Creagh, 57 ans, 5 rue Moliverière.

Jeanne M. Merilh, 4 mois, 198 rue Poydras.

Alice Kiets, 11 mois, coin Girod et Barthélemy.

Mme Mary Cross, 57 ans, 602 1/2 rue Annonciation.

Fernando Escobedo, 38 ans, 28 rue Urquhart.

Peter Martin, 60 ans, rue Marry, près Quatrième.

George Biddle, 6 mois, coin Clinton et Commercial.

Mary Girocco, 9 jours, 161 rue Freret.

Victoriano Gonzales, 38 ans, aux Casernes Mexicaines, Terrains de l'Exposition.

Décès de la semaine.—Il est mort, pendant la semaine, dans les limites de la Nlle-Orléans, 127 personnes, dont 12 de phthisie pulmonaire, 8 de fièvres diverses, 1 de la diphtérie, 9 de la maladie du cœur, 2 de la maladie de Bright.

Age—Au-dessous d'un an, 48 ; de 1 à 2 ans, 9 ; de 2 à 5 ans, 5 ; de 5 à 10 ans, 2 ; de 10 à 15 ans, 3 ; de 15 à 20 ans, 5 ; de 20 à 25 ans, 2 ; de 25 à 30 ans, 2 ; de 30 à 40, 11 ; de 40 à 50 ans, 12 ; de 50 à 60 ans, 7 ; de 60 à 70 ans, 11 ; de 70 à 80 ans, 9 ; de 80 à 90 ans, 11 ; de 90 à 100 ans, 0.

Nationalité—Anglais, 2 ; Français, 1 ; Allemands, 9 ; Irlandais, 12 ; Italiens, 3 ; Louisianais, 84 ; Américains (autres que Louisianais), 12.

Il est mort 66 personnes du sexe masculin, et 61 du sexe féminin.

Il y a eu 16 décès à l'hôpital de charité.

Les coroners ont délivré 16 certificats de décès.

Proportion des décès (sur la base de 1,000 par an), dans la semaine, 28.22 ; blancs, 29.17 ; couleur, 25.58.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Mme Vve H. Hopkins et als. à Mme B. Saloy, un terrain et bâtisses situés rue Remparts, et Bassin, entre Douane et Bienville.....$2500

Le People's Homestead Association à James A. Gandet, une portion de terre et bâtisses situées à l'encoignure de l'Avenue Henry Clay et Broslau.....$1000

William Palfrey à Marceline T. Elfert, deux terrains et bâtisses situés rue Prytanée, entre Cadiz et Jena.....$650

R. Vivesa et al. à Eugène Duporé, un terrain et bâtisses situés rue Chartres entre St-Louis et Toulouse.....$3,175

J. B. Witteman à Mme Veuve J. Weber, un terrain et bâtisses situés rue Ste-Anne entre Robertson et Villeré.....$600

L. C. Ceuthivre à Pierre Ader, un terrain et bâtisses situés encoignure Ste-Anne et Villeré.....$1,400

John F. Markoy à J. M. Montejan, un terrain et bâtisses situés rue Palmyre entre Claiborne et Derbigny.....$600

David Goodman à Jos Simon, un terrain et bâtisses situés rue Comonine, entre Magnolia et Camp $16,550

M. del Escobal à J. B. Magnard (vente de syndic) un terrain et bâtisses situés rue Chartres, entre Dumaine et Ste-Anne.....$3,200

Le même au même, un terrain et bâtisses situés dans la même rue, entre les mêmes rues.....$4,250

Banditisme—Il n'est bruit dans le moment que de l'audacieuse attaque dont monsieur James Stafford a été la victime dimanche dernier, à trois heures du matin, à sa sortie de chez lui, rue St. Pierre, 1, bâtisse Pontalba. Les personnes que des occupations appellent ou retiennent dans les rues aux heures où celles-ci sont désertes, trouveront dans ce tragique incident une leçon : elles y verront la nécessité d'être incessamment sur le qui-vive, et de toujours être prêtes à cette lamentable nécessité de tuer pour ne pas être tuées. Le nos jours, de nos soirs plutôt, les quartiers les plus centraux de notre ville sont de véritables forêts de Bondy. Des que le voile de la nuit s'abaisse, la pègre, profitant de l'engence dont l'audace ne s'arrête devant aucun crime, s'arme et se livre à ses méfaits, où qu'elle se trouve et à quelque moment que ce soit, pourvu qu'une proie s'offre à elle.

Dimanche matin, M. Stafford venait de quitter sa demeure, lorsque trois bandits se sont jetés sur lui par derrière, et l'ont terrassé en lui assénant sur la tête plusieurs coups de *slung-shot*. Bien qu'impitoyablement à se défendre, M. Stafford, vieillard de soixante ans, mais d'une très grande force physique, a opposé une vive résistance à ses assaillants, tandis que ceux-ci, penchés sur son corps, cherchaient à le dépouiller de sa bourse et de sa montre. Aux cris qu'il poussait, sa femme vint sur la galerie et se mit, elle aussi, à appeler la police.

A ce moment, Thomas Duffy, commandant de la salle de police de la rue de Chartres, fit son apparition sur les lieux et se mit à la poursuite des trois détrousseurs qui se dirigeaient déjà rue Decatur, dans la direction de la rue du Canal. A quelques mètres de là, au coin de la rue Jefferson, Duffy en appréhenda un au collet, le nommé Joseph Martin, et le somma de désarmer. Les autres revinrent alors sur leurs pas, et le plus robuste des deux, d'une taille gigantesque, portela la tête de l'agent de police d'un *slung shot*, arme bien plus dangereuse qu'aucune autre, dans les mains d'un hercule. Martin parvint à se dégager de l'étreinte de Duffy en lui tirant à bout portant et en pleine poitrine un coup de revolver.

M. John H. Meher, réveillé par le tapage, saisit un fusil et se montra sur son balcon à l'angle des rues Decatur et Jefferson. Dès qu'il vit Duffy aux prises avec les trois voleurs et sur le point d'être tué par eux, il l'engagea à faire usage de son pistolet qu'il avait au poing. Martin tirait toujours sur Duffy, mais son arme ne partait pas. C'est alors que le courageux policier coucha Martin en joue et le tua raide. Les complices de Martin détalèrent précipitamment sur la levée, et, à la faveur de l'obscurité et de colle, purent se soustraire aux poursuites des policiers, Nugent et Williams. Sur une civière, le cadavre de Martin fut transporté à la prison du voisinage, et c'est là que, quelques heures plus tard, nous l'avons vu.

A l'arrivée de Nugent et de Williams, Duffy, dont les forces étaient épuisées, n'est évanoui; mais on est parvenu à le ranimer bien vite, et à le conduire à l'hôpital de charité.

Comme les trois bandits opéraient dans un quartier où ils étaient connus, ils avaient eu la précaution de s'encadrer les visages de fausses barbes. Celle de Martin a été ramassée sous son corps. Le défunt avait à la main un pistolet Lefaucheux d'un faible calibre, et ce n'est pas sans difficulté qu'on le lui a enlevé. A son côté, se trouvait un *slung-shot*, énorme morceau de plomb au bout d'une corde.

Deux heures plus tard, il faisait encore nuit, un nommé Charles Madar, plus généralement connu sous le nom de "Prussian Charley," a été arrêté rue Royale, près de la rue de la Douane; si un nommé George Lehder, homme dangereux, a été arrêté sur la levée, vis-à-vis la rue Hôpital. Ce dernier a refusé tout d'abord de se constituer prisonnier; il a feint de se servir d'un pistolet qu'il tenait les agents de police qui le menaient en prison.

Dans la journée, le coroner, M. le Dr Finney, a fait l'autopsie du cadavre de Martin. Il en a extrait une balle de pistolet de la région du cœur, celle qui a dû causer la mort instantanée ; il en a trouvé une autre au côté droit, entre la onzième et la douzième côte.

Personne ne réclamant le corps de Martin, il a été inhumé à "Potter's Field."

MM. S. B. Steers et E. Himbert ont été du nombre de ceux qui sont allés voir Martin lorsqu'il gisait dans la cour de la prison ; ils ont reconnu en lui l'homme qui avait commis un vol chez chacun d'eux. Martin avait subi une réclusion de deux ans au Pénitencier, pour le vol chez le premier de ces messieurs, en 1877.

Hier, l'agent de police Zambelli a visité la chambre qu'occupait le défunt en la maison de pension d'une dame Achille, rue Dauphine, 119 ; il y a trouvé des clefs et des instruments dont font usage les voleurs.

Le valeureux Duffy, dont le courage en cette circonstance est digne de tous les éloges, a d'excellents états de service à son actif. Il est âgé d'environ 35 ans, et fait partie de la police depuis l'année 1873. Il est à l'hôpital, et, bien que son état, hier soir, n'inspirât pas de craintes, il n'était cependant pas sans gravité.

Hier matin, une plainte de meurtre a été déposée contre lui devant le juge d'instruction Burthe par le commandant de la salle de police du 3me precinct. Les deux individus qui sont accusés de participation à cette inqualifiable attaque, ont été internés à la prison de paroisse sans faculté de se faire relaxer sous cautionnement.

M. Stafford est au lit; dans un état qui réclame d'excellents soins ; ses blessures sont nombreuses et dangereuses.

Un bienfait à signaler.—Un de nos amis dont la modestie s'effaroucherait si nous le nommions, nous adresse les lignes qu'on va lire et qui ont été jetées sur le papier dans un de ces élans dont les natures d'élite seules sont capables.

Notre correspondant a été témoin d'un bel acte de générosité ; et, à la façon dont il le raconte, on devine qu'il s'en est ému, qu'il en a éprouvé la plus vive admiration.

"Monsieur le chroniqueur de l'Abeille :

Vous avez, je n'en doute pas, remarqué, rue Carondelet, dans le voisinage du "Cotton Exchange", un petit être, souffreteux, malingre, aidant ses jambes frêles et maigrelettes de deux béquilles minuscules, et offrant en vente, d'une voix mignonne et insinuante, le journal aux passants.

Cet enfant, orphelin de père et de mère, se nomme Willie Lyons. Ses jambes sont trop débiles pour supporter même le faible poids de son corps, mais sa tête est fièrement campée, et ses yeux reflètent l'intelligence. Sa gentillesse l'a rendu l'ami de tous les négociants de la Bourse ; et, ces hommes, que leurs graves occupations absorbent presque toujours, et que l'on croirait incapables d'un sentiment humain, ne passent jamais auprès du petit boiteux, sans lui prodiguer une caresse et lui acheter un journal.

Or, du milieu affairé de ces hommes d'argent, que l'on considère, injustement, comme des vampires, il s'en est trouvé un, sous l'habit luxueux duquel qu'un noble cœur, qui s'est intéressé à l'avenir du petit Willie.

Je n'éprouve pas le besoin de nommer les initiales M. G....., car il est aussi modeste que généreux, a conçu et exécuté, sans perdre de temps, le plan suivant : Il est allé trouver lui-même, escorté de sa gracieuse épouse et de Mlle Marie, principale de l'Orphelinat de "*Ste-Marie*," et lui a demandé si elle consentirait à accepter la charge du petit marchand de journaux, lui faisant comprendre qu'il désirait l'arracher au commerce de ses parents, dont la moralité, hélas! laisse souvent à désirer.

La bonne Sœur, dont les louanges n'ont plus à être chantées, s'est empressée de lui répondre que ses bras étaient toujours ouverts aux petits pauvres, et que Willie serait le bienvenu; *sinite parvulos venire ad me*.

M. G..... apprenant une visite, pleine d'intérêt dans l'établissement, en est revenu ébloui ; et immédiatement son projet a ses amis, il a ouvert, au bénéfice du petit orphelin, une liste de souscription qui s'est rapidement couverte. Les mains chargées d'un montant que nous ignorons, M. G..... a mis le petit protégé, et l'a remis, joyeux et reconnaissant, aux mains de la bonne Sœur.

Voilà, ce me semble, une existence sauvée, un avenir assuré. Je suis heureux de signaler à vos lecteurs cet acte de bienfaisance et je crois que si tous ceux qui possèdent, regardaient autour d'eux, et tendaient l'infortune (souvent honteuse et en habit noir) une main amie, bien des malheurs seraient évités.

Mais, voilà que je me livre à des réflexions philosophiques. J'ajouterai en terminant : "*Eradimini vos qui judicatis, etc., etc.*"

A. P.

Eclosion du Cactus Serpentin Grandissima Flora.—Nous avons eu le plaisir d'assister, hier soir, chez M. H. Delrien, No 248 rue Dumaine, à l'éclosion d'une magnifique fleur qui ne s'épanouit qu'une fois l'an, la nuit, et se referme au lever du soleil. Elle n'est pas moins belle et blanchâtre comme ce cactus à la vaste corolle, aux pétales odorantes.

En un instant l'appartement est embaumé d'une délicieuse odeur de vanille. Le parfum est si pénétrant qu'il en devient dangereux, s'il était plus longtemps dans une chambre fermée, si spacieuse qu'elle fût.

Il existe une variété infinie de ces cactus. Celui qui fleurissait, hier soir, un des plus merveilleux spécimens du genre, porte le nom de serpentin Grandissima Flora.

M. Delrien en possède plusieurs autres espèces d'une aussi grande beauté, nous citerons, entre autres, le cactus quadrangulaire et le cactus triangulaire, appelés aussi à cause de la forme de la tige qui les porte.

Nous savons depuis longtemps que M. Delrien était un grand connaisseur en fleurs rares ; il nous en a donné de saraboundantes preuves, hier soir.

Accident.—L'avant-dernière soirée, à onze heures 40, un jeune homme appartenant à une des familles les plus considérées de la société aujourd'hui de notre ville, Mark Glenn, a été tué par un train du chemin de fer du West End. Le malheureux jeune homme revenait d'une partie de plaisir ; il avait passé la soirée en compagnie de dames de ses amies au parc "Lepori".

Dans son empressement à descendre du train, en mouvement, au coin des rues Canal et Napoléon, il est tombé sous les roues d'une des voitures et a été tué instantanément. Son corps a été déposé à la salle de police suburbaine où il a passé la nuit. Hier matin, le frère de Mark Glenn s'est présenté au bureau du chef de la sûreté, et est alors seulement, qu'il a appris l'affreux malheur qui le frappait.

Affaires municipales—Le dernier exposé de la situation financière de la ville accuse les chiffres suivants :

Comptant le 23 mai 1885	$111,700 74
Recettes depuis cette date	9,218 24
	$120,918 98
Débours	10,052 30
Reliquat, le 30 mai 1885	$110,866 68

Sommes au crédit du fonds des dix dernières années :

1885	46,143 86
1884	7,307 63
1883	5,553 43
1882	43,180 86
1881	9,617 29
1880	730 80
1879	1,474 85
1878	160 46
1877	14 85
1876	2 83
Divers	679 82
Total	$110,866 68

Les encaissements pour taxes se sont élevés hier, à $1164.42 ; ceux pour licences, à $455.

Un cas de variole s'est manifesté hier à Alger. L'homme de couleur qui en est atteint, un nommé Alphonse Jackson, a été interné à l'hôpital du Dr Beard.

Paragraphes.—Un télégramme de Baton Rouge a été reçu hier, par le *Times-Democrat*, où il est dit que des ouvriers ont sollicité un entretien avec le Gouverneur de l'Etat dans le but de lui parler des frères Ford et de leurs compagnons d'infortune.

Dès que les nouvellistes d'ici ont eu vent de cela, ils ont été se renseigner à plusieurs sources pour faire savoir au public le bien ou le mal fondé du télégramme.

Il paraît qu'un comité de trois membres de la compagnie de pompiers No 20, MM. Comfort, Lawrence et Culligan, est allé en excursion à Baton Rouge, dimanche dernier, et a prié le Gouverneur d'écarter la pétition qui demande une commutation de la peine de Pat Ford et de John Murphy.

Pas de membres de la compagnie approuvent la démarche de leurs collègues.

M. Wash Marks désire que la justice ait son cours, mais il n'est nullement désireux de voir exécuter Pat Ford.

—Mme E. S. Taylor et M. E. F. Nelson ont été prie d'indispositions subites dimanche soir, et se sont crus atteints de choléra. Les médecins qui les ont vus, attribuent leur maladie à la manducation de gâteaux à la crème provenant d'une confiserie de la rue du Canal.

—La batisse où s'exhibait la toile représentant la bataille de Sedan, s'est effondrée hier à midi et demi, blessant mortellement un individu, et grièvement plusieurs.

—Plusieurs vols se sont commis l'avant-dernière nuit en ville, notamment chez MM. W. W. Howe, Auguste Keller et Wm Edmands.

Départ du Consul Belge.—Monsieur Jules Reulaux, consul-général de Belgique, a quitté hier la Nouvelle-Orléans. Envoyé comme Commissaire à l'Exposition Universelle, par son gouvernement, il a su s'attirer le respect et l'affection de tous ses compatriotes, tout en maintenant dans notre section l'ordre, et en lui donnant le cachet d'homogénéité qui a tant contribué à son succès.

Monsieur Reulaux laisse les meilleurs souvenirs à la Nouvelle-Orléans; toute la colonie belge avait tenu à honneur à aller saluer son sympathique Consul, à la gare Jackson.

J. SUARTZ.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES À L'ABEILLE

FRANCE.

Condamnation.

Paris, 14 juin—M. Albert Pell, trouvé coupable d'empoisonnement, est condamné à mort.

Chambre des Députés.

Paris, 15 juin—Aujourd'hui à la Chambre des Députés, l'Amiral Galiber, ministre de la Marine, a annoncé la mort de l'Amiral Courbet. Ce dernier est mort à bord de son vaisseau le Bayard.

Cette mort est le résultat d'une prostration, occasionnée par un excès de travail et d'anxiété mentale. Immédiatement après la réception de la nouvelle, la Chambre n'est ajournée en témoignage de respect à la mémoire de l'Amiral.

Le Comité du Budget.

Paris, 15 juin—Aujourd'hui, à un meeting du Comité du Budget, M. Sadi Carnot, ministre des finances, a déclaré que la dette flottante de la France est actuellement de 1,400,000,000 de francs et que l'année prochaine, le déficit dans le revenu sera probablement de 300,000,000 de francs.

Il sera peut-être nécessaire en dernier ressort, a ajouté M. Sadi Carnot et il le demande comme expédient temporaire, de voter une émission graduelle de 320,000,000 de francs en bons de vingt deux ans de la trésorerie.

FRANCE ET CHINE.

Ratification du traité franco-chinois.

Tien-Tsin, 15 juin—L'Empereur de Chine a ratifié le traité de Pékin, ou traité de paix avec la France.

Mort de l'Amiral Courbet.

Paris, 15 juin—Une dépêche officielle vient d'être reçue, annonçant la mort de l'amiral française Courbet, à bord de son vaisseau amiral dans la Mer de Chine.

Situation en Angleterre.

Londres, 14 juin—On vient d'apprendre positivement que le Marquis de Salisbury s'est décidé à former un cabinet.

La nouvelle cause un sentiment de satisfaction et fait disparaître l'anxiété nerveuse qui existait la semaine dernière.

Le fait donne lieu à une certaine surprise, vu la longue hésitation q